

vous demanderont compte de ce meurtre. Réfléchissez-y, avez-vous avantage à me mettre à mort ? » Et, comme personne ne répondait, j'ajoutai : « Répondez-moi, qu'avez-vous à dire ? Vous voulez me tuer, mais pour quelle raison, dites-le ? » — « Nous n'avons rien à répondre. » — Eh ! alors, laissez-moi partir. » — « Il est mieux que tu partes, dirent-ils, personne, parmi-nous, n'avait songé aux conséquences qu'entraînerait ta mort. Nous étions venus ici pour te tuer, mais tes paroles nous ont convaincus, pars, nous te suivrons pour te protéger sur la route. » Et tous me laissèrent passer et m'accompagnèrent jusqu'au sommet de la montagne. Là, Yu-Man-Tzé me dit : « Il n'y a plus de danger, la route est libre, tu peux avancer sans crainte » ; et l'on se sépara. Une heure après j'étais entre les mains des soldats, j'étais sauvé.

Tcheou-Kun-Men me conduisit à Long-Choug-Tchen et me remit entre les mains du Fan-Tay. Dès mon arrivée au marché, le Fan-Tay envoya à l'Evêque la nouvelle de mon heureuse délivrance. Le lendemain, tout le monde connaissait cet événement. Je passai seulement une nuit à Long-Choug-Tchen ; le lendemain, je partis pour Tchong-Kin avec une escorte de 500 soldats. J'étais devenu, sans le savoir, l'homme le plus célèbre de la Chine. Depuis 7 mois, partout on ne parlait plus que de moi ; les enfants même connaissaient le Huoa-Sé-To ; aussi, tout le monde accourait pour me voir ; mais en arrivant à Tchong-Kin, ce fut bien autre chose. Les chrétiens réfugiés dans la ville (ils étaient 10.000), sitôt qu'ils eurent appris ma délivrance, achetèrent des pétards et vinrent au-devant de moi, à une lieue et demie en dehors de la ville. Beaucoup m'attendirent là toute la journée et à jeun. Les Français qui se trouvaient alors à Tchong-Kin : M. le docteur Laville, MM. Coffiney et Duclos se firent un devoir d'accompagner les PP. Thibault, Leroy, Giraux et Mommato et de venir recevoir leur compatriote à Pou-Tou-Kouan. Ils étaient un peu embarrassés ; je revenais, c'est vrai, mais dans quel état ; ils avaient peur que les souffrances que j'avais endurées pendant ces 200 jours, n'aient un peu altéré ma raison. Le P. Thibault s'avança seul, mais je le reconnus, sitôt que je l'eus aperçu, l'appelai par son nom et sautai hors de ma chaise. Les chrétiens aussitôt m'entourèrent, je ne pouvais plus avancer, tous voulaient me voir, me parler ; ils avaient cru si longtemps que je ne pourrais sortir de captivité, qu'ils ne pouvaient en croire leurs yeux ; pour eux, j'étais un ressuscité. Enfin, l'on se remit en marche, mais plus on avançait, plus la foule était grande. Jamais on n'avait vu une entrée si triomphale à Tchong-Kin ; tous, païens et chrétiens, voulaient me voir, tous étaient accourus sur la route et je ne crois pas exagérer en portant le nombre de cette foule à 200.000. Et toute cette multitude était respectueuse ; pas un mot malsonnant ne se faisait entendre ; quand ma chaise passait, c'était un silence général, mais tous les yeux étaient fixés sur moi. On arriva au Tchen-Gmen-Tang, résidence de Mgr Chouvellon. Sa Grandeur m'y attendait. Je lui demandai pardon des peines et des tracasseries que lui avait causées ma prise involontaire et le remerciai d'avoir vraiment fait l'impossible pour me sauver, et je donnai de